

SURMONTER LES SCHEMAS, APPRENDRE DU MOUVEMENT

par Alessandro Mantovani

"L'erreur la plus grave dans laquelle les révolutionnaires peuvent tomber est de se retourner vers les révolutions du passé, alors que la vie apporte tant d'éléments nouveaux, qui doivent être insérés dans la chaîne générale des événements" (Lénine)¹

LA SURPRISE

Le scénario des gilets jaunes (GJ) a pris tout le monde par surprise, quelques-uns plus que d'autres. Parmi les plus surpris il faut citer, outre les "autorités", les marxistes et les ouvriéristes de la vieille école : ceux-ci, appliquant les schémas du passé, ne s'attendaient pas à ce que le premier mouvement national de masse européen contre la "mondialisation" et le "néolibéralisme" après 2008 vienne des "classes moyennes" (on comprendra mieux plus loin pourquoi je cite cette expression entre guillemets). D'autre part, les récentes luttes importantes, évocatrices et annonciatrices telles que celles de Ryanair, d'Amazon et de Google pourraient alimenter l'idée que le coup de semonce devrait commencer chez les nouveaux prolétaires du XXIème siècle, chez qui, comme les gilets jaunes, les syndicats et les partis traditionnels ne comptent pour rien, ou pour si peu. Les plus étonnés de tous ? Ceux pour qui les classes moyennes auraient dû disparaître ou presque, pour laisser la place à une belle lutte de classe prolétarienne pure et dure et, inversement, ceux qui pensent que la loi de la valeur est dépassée et attendent un mouvement de libération de la "multitude" certifié par des exigences élevées telles que le "refus du travail", le "revenu de la citoyenneté", les "biens communs", etc., loin des prosaïques revendications du populisme (anti-fiscalité, et tout et n'importe quoi) qui ont initialement allumé la mèche du mécontentement général.

Parmi les moins surpris on trouve les mouvements NOTAV et NO TAP en Italie, Bure en France, et d'autres, déjà habitués à raisonner en termes de transversalité et de multiclassisme au sein des territoires². Mais surprises, cependant, par la soudaineté, l'ampleur, la radicalité du mouvement GJ, et peut-être aussi ici pour la trivialité de ses revendications de départ.

Cette surprise, et par conséquent l'incomplétude ou l'inadéquation des premières analyses du phénomène, sont compréhensibles et inévitables.

¹ "Rapporto sulla situazione attuale e sull'atteggiamento verso il governo provvisorio", *Opere Complete*, vol. 24, p 135).

² NO TAV est un mouvement populaire de la Vallée de la Suse qui proteste contre le projet de construction d'une ligne ferroviaire à moyenne vitesse entre Lyon et Turin. Le mouvement NO TAP s'oppose à la construction d'un méga-pipeline qui vise à fournir de gaz à l'Europe à partir d'un gisement en Azerbaïdjan et qui passe par l'Italie. Le BURE est un mouvement contre le projet de stockage de déchets atomiques en Meuse/Haute Marne, France.

Compréhensible parce que tout grand mouvement, mais celui-ci en particulier, présente toujours des aspects nouveaux et inattendus, qui dépendent de la conjonction de divers facteurs et de toute l'évolution historico-sociale qui les précède, et sont donc destinés à dépasser les schémas avec lesquels il a été initialement pensé.

Inévitable parce que, dans un premier temps, les grilles d'interprétation adoptées pour s'orienter dans la nouveauté ne peuvent être que celles suggérées par les expériences des mouvements passés, qui, bien qu'insuffisantes, restent la seule matière à partir de laquelle on peut commencer à réfléchir. A condition de ne pas s'y arrêter, d'étudier le mouvement dans sa spécificité et son originalité, d'en tirer des enseignements pour aller plus loin, vers la formulation de nouvelles hypothèses de critique théorique et de travail révolutionnaire.

Voyons donc quels sont les schémas du passé, ce qu'ils ont encore à nous dire et comment les surmonter. Et ce que le nouveau mouvement nous apprend.

LES SCHÉMAS

Dans le discours marxiste traditionnel, ce qui fait du prolétariat, et notamment celui des usines, une classe révolutionnaire, dépend non seulement de la qualité du travail aliéné qui, pour s'émanciper, doit nécessairement nier le Capital, mais aussi de sa possibilité et de sa capacité d'organisation autonome. En effet, dans ce schéma datant du Manifeste de 1847, l'émergence d'une lutte spécifique de la classe prolétarienne indépendante est liée au processus selon lequel le prolétariat, en particulier d'usine, devient non seulement de plus en plus nombreux, mais aussi et surtout plus concentré et homogène.

En ce qui concerne les classes moyennes, elles sont en partie destinées à disparaître, à se prolétarianiser et, dans la mesure où elles persistent, à osciller politiquement entre le prolétariat et la bourgeoisie, sans avoir de rôle autonome. Et en fait les classes moyennes traditionnelles, propriétaires de leurs propres moyens de production, typiques des conditions précapitalistes, ont presque disparu en Occident. Mais la société bourgeoise et la lutte des classes n'ont pas été simplifiées jusqu'au point que ce schéma pourrait suggérer: entre le prolétariat et la bourgeoisie, des couches intermédiaires (intellectuels, techniciens, cadres, employés, etc.) sont apparues et se sont même développées, représentant une part importante de la population active. Nous reviendrons plus tard plus en détail sur ce point.

Or, tous les observateurs s'accordent à identifier la racine du mouvement des gilets jaunes dans le processus d'appauvrissement qui a touché, notamment après la crise mondiale de 2008, de larges couches de la population: prolétaires, semi-prolétaires, classes moyennes. Il s'agit donc - toujours selon le schéma traditionnel - d'un mouvement interclassiste. Ceci est vrai, mais ne dit pas tout car il ne traite pas de manière concrète de la composition dans la phase actuelle de ce prolétariat et de ces couches intermédiaires; c'est-à-dire, de la manière dont ils ont évolué et se sont transformés pendant la phase post-fordiste du capitalisme jusqu'à aujourd'hui.

CE QUI A CHANGÉ

Ce n'est pas ici le lieu pour mener une enquête approfondie. De façon très synthétique on peut cependant dire que dans la période post-fordiste le processus de transformation de la composition des classes moyennes et du prolétariat se présente³ comme un processus de

1) Réduction du nombre, de la concentration et de la force politique du prolétariat industriel⁴, au point que l'expression "classe ouvrière" - justifiée lorsque l'usine était le centre d'avant-garde du mouvement prolétarien et le réservoir de sa force - ne peut plus être acceptée et doit certainement être remplacée par celle qui est scientifiquement correcte : "classe prolétarienne".

Cela n'implique pas en soi une diminution de la force potentielle du prolétariat industriel, qui, même réduit en nombre, fait fonctionner des usines industrielles de dimensions encore plus importantes que par le passé, lesquelles une fois arrêtées (que l'on pense, par exemple, aux raffineries, aux centrales électriques, avec très peu d'employés mais cruciales du point de vue stratégique) mettraient à genoux toute l'économie.

Le problème est cependant que les sites industriels actuels ne sont plus habités par des salariés employés par la société mère avec des conditions contractuelles relativement homogènes. Désormais, il s'agit là d'une petite partie entourée d'activités externalisées et sous-traitées, et donc de salariés fractionnés non seulement par niveau, mais aussi par catégorie, employeur, type de contrat, horaires, etc., et souvent précaires ou membres de coopératives. L'organisation de ce tissu composite devient ainsi beaucoup plus problématique.

Une exception à cette tendance générale est l'accroissement du prolétariat des transports (ferroviaire, urbain, aérien, naval), secteur stratégique avec un énorme potentiel offensif, mais avec une force plus dispersée.

2) Augmentation constante en pourcentage, et prépondérance en pourcentage et en valeur absolue, du prolétariat employé dans les services (hôpitaux, écoles, bureaux de poste, téléphonie, commerce, restauration, tourisme). Aussi bien en termes absolus qu'en pourcentage de la population active, c'est principalement grâce à ce secteur que la condition prolétarienne est plus répandue que par le passé. Dans ce contexte, et sous certaines conditions, un accroissement gigantesque - qui pourrait devenir un poids politique - a eu lieu dans le secteur de la logistique (compris au sens large), un secteur stratégique, avec le transport, de la phase capitaliste actuelle. Cependant, en raison des conditions d'horaire et de roulement, ces segments du prolétariat ne se prêtent à une organisation hautement centralisée et structurée comme celles qui ont encadré les luttes de la période fordiste.

³ Voir par exemple le deuxième chapitre du Rapport ISTAT 2017.

⁴ Ces notes concernent tout particulièrement la situation du prolétariat industriel dans les métropoles impérialistes.

3) Une relative flexibilité, précarisation, voire désagrégation du prolétariat, notamment des jeunes, à tel point que, pour employer une expression un peu exagérée mais utile pour aller au cœur du problème, on pourrait parler de "lumpen-proletarisation" partielle de ces franges particulièrement fragiles, contraintes de changer souvent de lieu de travail, de type d'emploi, de ville, ou à l'émigration, à la recherche perpétuelle d'un emploi, incapables de s'enraciner, de former une famille, et divisés en leur sein par différents sortes de contrats (temporaires, intérimaires, d'apprentissage, faux indépendants, coopératives, etc.). Il va sans dire que ces couches prolétariennes et semi-prolétaires sont difficiles à organiser, du moins dans le sens traditionnel.

4) Accroissement de la main-d'œuvre immigrée et migrante, une composante qui fluctue à son tour entre prolétariat, sous-prolétariat, classe moyenne pauvre et divisée en son sein par des questions ethniques, culturelles et religieuses. Dans ce secteur également, les difficultés d'organisation sont évidentes. Un autre aspect extrêmement critique est la division entre les immigrés et le prolétariat autochtone.

5) Accroissement non seulement de l'armée de réserve industrielle, mais aussi des chômeurs chroniques ; et ainsi donc, des couches sous-prolétariennes. Un grand obstacle à l'organisation de la classe.

6) La poursuite de la prolétarisation relative des couches intermédiaires. Aujourd'hui, la plupart des couches ayant un niveau de vie supérieur au salaire moyen sont les fonctionnaires, les employés, les techniciens, etc. S'ils ne sont pas des *sans réserve* dans la mesure où ils ont plus ou moins de biens immobiliers ou mobiliers, ces derniers sont néanmoins des salariés. Cela signifie que ces catégories adoptent des formes de lutte telles que les grèves et les revendications typiques du prolétariat (salaire, horaires, conditions de travail, etc.). Des aspects qui peuvent donner lieu, à certains moments de mobilisation, à un rapprochement politique de ces couches intermédiaires vers le prolétariat. Certaines de ces couches ont des conditions de vie proches de celles de la soi-disant "aristocratie de la classe ouvrière" d'autrefois.

Le travail salarié s'est maintenant étendu à des larges secteurs des professions autrefois dites libérales, des enseignants aux médecins, voire aux avocats, et ainsi de suite. Une partie importante de ces catégories, en plus d'avoir en commun avec le prolétariat la forme de travail salarié, a un niveau de vie tout juste supérieur à celui du prolétariat, et un autre secteur à un niveau de vie encore plus bas. Par ailleurs, la composante jeunesse de ces catégories connaît dans le travail et la vie sociale des conditions de précarité et de mobilité accentuées.

Cette évolution des "classes moyennes" ou plutôt des strates intermédiaires est donc jusqu'à un certain point favorable au développement d'une future lutte de classe élargie avec le prolétariat à sa tête. Mais seulement jusqu'à un certain point : ces catégories ne se prolétarisent pas nécessairement. Étant donné que la phase actuelle du capitalisme se caractérise, comme on l'a dit, par des taux de chômage chronique élevés et croissants, une part croissante de la classe moyenne passe de sa condition de (petite) privilégiée à celle de déracinée, de marginalisée et de sous-prolétarisée, aspects qui la rendent difficile à organiser et à influencer.

7) Le vieillissement de la population, un phénomène qu'il ne faut pas du tout négliger, avec l'augmentation du nombre de personnes qui perçoivent une pension de l'État qui, avec le temps, est destiné à perdre de plus en plus de son pouvoir d'achat.

D'une certaine façon, la perception de cette pension change radicalement la condition sociale des prolétaires qui partent à la retraite: de producteurs de plus-value, ils deviennent des pauvres "rentiers" qui vivent de la plus-value extorquée à la classe prolétarienne encore active aujourd'hui.

Cet aspect, l'âge et le manque de force que cette catégorie peut mettre en place en font une frange très difficile à organiser et à mobiliser, bien que très sensible aux problèmes liés au coût de la vie et aux soins de santé.

EN CONCLUSION

A première vue, très peu des transformations mentionnées ci-dessus apparaissent comme des éléments de force dans le processus de constitution du prolétariat en "classe per se" selon les modèles exposés dans le *Manifeste Communiste* : l'accroissement absolu et relatif du nombre de prolétaires; la concentration de force dans les mains, entre autres, des travailleurs du transport et de la logistique; la prolétarisation relative des couches intermédiaires.

Tous les autres, dans l'ensemble, apparaissent plutôt comme des obstacles objectifs à l'établissement d'un front et d'une conscience unifiés de la classe prolétarienne, du moins dans les formes dans lesquelles elle s'est exprimée dans la période fordiste (et précédente) du capitalisme ; c'est-à-dire, principalement, à partir du modèle syndical.

C'est ce mystère qui explique l'incapacité des prolétaires occidentaux à faire face à la dégradation de leurs conditions de vie qui se poursuit depuis le milieu des années '70. Les transformations technologiques, principalement l'informatique, ont permis une restructuration radicale du mode de production, rendant obsolètes les grandes concentrations de main-d'œuvre stable qui avaient caractérisé le tissu social du mode de production fordiste et constituaient le socle de la force ouvrière de cette époque, aujourd'hui disparue dans l'Occident développé.

Les trente dernières années sont celles où ce changement profond et dramatique s'est développé, celles où le prolétariat d'usine, colonne de la lutte de classe prolétarienne précédente, a subi des défaites décisives et des changements dans sa composition qui l'ont affaibli et immobilisé. Celles où s'est développé un nouveau prolétariat, segmenté, précarisé, mobile et hétérogène; un prolétariat, surtout jeune, non seulement dépourvu de traditions d'organisation, mais objectivement empêché de s'organiser de par sa propre composition.

C'est cette réalité qui a définitivement enterré, avec la force des syndicats ouvriers traditionnels, l'existence des franges révolutionnaires formées sur la base des traditions politiques du passé.

HYPOTHÈSES ET PERSPECTIVES

Dans ce contexte, imaginer une résurgence des conflits de classe sur les bases précédentes était depuis longtemps devenu impossible. Quant à savoir comment elle pourrait se réactiver, on ne peut que faire des hypothèses. Sur la base des transformations en cours, on peut supposer que, suite à la disparition du poids prépondérant du prolétariat industriel et des usines comme centres de lutte, et compte tenu des caractéristiques flexibles, mobiles et précaires du nouveau prolétariat, une

résurgence de la lutte de classe, pour devenir large et générale, devra recourir à des formes territoriales d'organisation. C'est une condition nécessaire pour prétendre exprimer les besoins d'une classe segmentée, en les généralisant dans une plate-forme aussi unitaire que possible.

La réponse à cette question ne peut cependant venir que des mouvements réels, qui doivent être étudiés pour ce qu'ils sont et enseignent sur les évolutions futures.

Que suggère le mouvement des gilets jaunes? Il est interclassiste, sans aucun doute. Mais pas seulement, et surtout pas, un mouvement des classes moyennes. Il s'agit en fait d'un mouvement populaire de l'époque contemporaine. Un concept qui contient deux éléments constitutifs, l'hétérogénéité des intérêts qui le composent et son caractère de masse.

Le premier élément, l'hétérogénéité d'intérêts, représente le facteur de l'écart qui doit toujours - et à certains égards sans cesse - émerger au sein des couches qui se sont mobilisées ensemble.

Le deuxième élément, le caractère populaire de masse, le moment unitaire, la force perturbatrice sans laquelle, en perspective, aucun mouvement révolutionnaire, même dans les pays capitalistes les plus avancés et les plus mûrs (où les couches intermédiaires, nous l'avons dit, représentent encore une réalité importante) ne peut espérer écraser le pouvoir capitaliste.

Dans ce caractère de masse on peut donc déjà entrevoir quelques caractéristiques et formes que le mouvement prolétarien devra nécessairement assumer à l'avenir. Il s'agit, d'une manière encore mal définie, d'une annonce.

Elle naît en dehors de toute médiation syndicale et politique préexistante, confiant sa capacité d'organisation au maillage et aux réseaux sociaux, et intègre différentes couches sur un terrain qui n'est pas immédiatement syndical mais social, qui n'est pas industriel mais territorial. Elle exerce sa force en dehors de l'usine, bloquant les artères de communication, les raffineries, les dépôts de carburant, les villes. Elle va de situations d'organisation généralisée sur le territoire à des initiatives centrales dans des lieux stratégiques et symboliques (par exemple les Champs-Élysées à Paris), utilise la surprise pour désorienter l'adversaire, réalise dans différents contextes des convergences entre différentes franges de la population (par exemple, lorsqu'elle fait participer des agriculteurs dans les zones rurales, des infirmières dans les villes, et ainsi de suite).

Cela ne signifie pas, comme certains le pensent, que le mouvement syndical doit disparaître. Des luttes comme celles qui ont eu lieu récemment à Ryanair, à Amazon, dans la logistique en Italie, montrent que le mouvement économique, bien que sur de nouvelles bases, est également destiné à se renforcer et, d'une certaine manière, à renaître dans les nouvelles catégories de travailleurs qui ont été désorganisées jusqu'à présent. Cela signifie toutefois qu'elle n'aura pas la centralité dont elle jouissait à l'époque fordiste.

Pour entraîner la classe dans son ensemble, compte tenu de sa composition actuelle, les formes de lutte de classe de la période post-fordiste devront pouvoir exprimer, d'une part, une plus grande pluralité d'intérêts; et, d'autre part, des revendications suffisamment générales pour intéresser en même temps les secteurs les plus larges du prolétariat.

En ce sens, le mouvement des gilets jaunes, qui a vu jusqu'à présent l'hégémonie des couches intermédiaires et l'absence d'identité de classe des nombreux prolétaires qui y participent, semble

nous montrer, de façon inversée, le terrain sur lequel à l'avenir un prolétariat capable d'exprimer de façon autonome ses propres intérêts de classe et ses propres formes de lutte pourra exercer son hégémonie, en rapprochant de son côté les couches semi-prolétariennes, en conquérant la partie la plus proche des couches intermédiaires et en se séparant clairement des couches supérieures des classes moyennes. D'où la nécessité de ne pas regarder ce type de mouvement depuis les fenêtres.

Le noir était la couleur des rebelles, des anarchistes et des prolétaires jusqu'à la première période de l'après-guerre. Il a ensuite été fait sien par le fascisme. Le jaune était la couleur des syndicats de collaboration de classe et des briseurs de grève. Elle peut aussi changer de sens.

Ceux qui attendent pour participer l'arrivée d'un beau mouvement de salopettes bleues avec des drapeaux rouges pourraient bien être laissés en dehors de la lutte des classes.

Publié en italien le 19 décembre de 2018 dans [Interventi](#)